

Le malheureux Gluck fut condamné à la réclusion perpétuelle dans la prison de San Quentin, tandis que les journaux et le public criaient au déni de justice et proclamaient qu'on aurait dû le condamner à mort.

Gluck entra en prison à l'âge de trente-quatre ans. Pendant trois ans et demi, il resta en cellule et put méditer à loisir sur l'injustice des hommes. Durant cette période, l'amertume lui rongea le cœur et lui inspira la haine de tous ses semblables. En même temps, il écrivit son fameux traité sur *la Morale humaine*, ainsi qu'une remarquable brochure intitulée *le Criminel sain*, et élabora son épouvantable et monstrueux plan de revanche.

Le moyen de réaliser ce projet lui avait été suggéré par un épisode survenu dans son atelier de galvanoplastie. Comme il devait le déclarer dans ses aveux, il en imagina tous les détails au cours de sa réclusion, ce qui lui permit, immédiatement après son élargissement, de s'adonner tout entier à sa vengeance.

Cette mise en liberté fit sensation. Mais elle fut illégalement retardée par l'esprit administratif encore en vogue. Une nuit de février, un bandit nommé Tim Haswell fut abattu d'un coup de feu pendant qu'il essayait de dévaliser un citoyen de Piedmont Heights. Il traîna trois jours avant de mourir et s'avoua coupable du meurtre d'Irène Tackley avec preuves à l'appui. Un certain Bert Danniker, qui dépérissait de la poitrine dans la prison de Folsom, se trouva impliqué comme complice et fit des aveux complets à son tour.

Les procédures absurdes et dilatoires de la justice américaine au cours de la génération précédente nous semblent aujourd'hui inconcevables. Emile Gluck, dont l'innocence était reconnue publiquement en février, ne fut libéré qu'en octobre. Pendant huit mois, la victime d'une aussi grave erreur judiciaire fut contrainte de continuer à subir un châtement immérité. Un pareil traitement n'était pas fait pour adoucir cette âme ulcérée.

Gluck rentra dans le monde à l'automne de la même année et, comme toujours, cette libération fournit de la copie sensationnelle à la presse yankee. Au lieu d'exprimer des regrets sincères, les journaux reprirent leur persécution. Le *San Francisco Intelligencer* alla même plus loin : John Hartwell, son directeur, élaborait une ingénieuse campagne tendant à faire litte-rière des aveux des deux criminels et de prouver que Gluck, après tout, était responsable de l'assassinat d'Irène Tackley.

Sur ces entrefaites, coup sur coup, Hartwell mourut, Sherbourns également, et l'agent de police Phillips, ayant reçu une balle dans la jambe, fut mis à la retraite.

Le meurtre de Hartwell demeura longtemps enveloppé de mystère. Il était seul dans son cabinet directorial. La détonation fut entendue par le jeune garçon de bureau, qui accourut et trouva Hartwell expirant dans son fauteuil. Ce qui intrigua le plus la police fut que non seulement il avait été tué par son propre revolver, mais que cette arme avait été déchargée dans le tiroir de son secrétaire. Les balles avaient traversé le devant du tiroir avant de lui pénétrer dans le corps.

La police repoussa l'idée de suicide : celle d'un crime s'avérait absurde, elle se rabattit sur celle d'une explosion spontanée et la responsabilité retomba sur les balles sans fumée de la Compagnie Eurêka, dont les chimistes furent assez malmenés à l'enquête.

Mais la police ignorait que de l'autre côté de la rue, dans le gratte-ciel Mercer, la chambre 633 avait été louée par Emile Gluck, qui s'y trouvait encore au moment de l'explosion mystérieuse.

À cette époque, on ne soupçonna aucune relation entre la mort de Hartwell et celle de William Sherbourne. Celui-ci habitait toujours la maison qu'il avait fait construire pour Irène Tackley, et son cadavre y fut trouvé un matin de janvier de l'année suivante.

L'enquête du coroner aboutit à un verdict de suicide, car il avait été tué par son propre revolver.

Un curieux événement s'était produit au cours de cette même nuit : l'agent Phillips avait reçu un coup de feu sur le trottoir devant la maison de Sherbourne. Il prétendait que quelqu'un lui avait tiré dans la jambe, par-derrière. Le membre en question était si bien fracassé par trois balles de calibre 38 que l'amputation fut jugée nécessaire.

Mais quand la police découvrit que ces blessures provenaient du propre revolver de l'agent, un gros rire s'éleva, et l'homme fut accusé de s'être mis en ribote. En dépit de ses protestations de tempérance et de ses affirmations que le revolver se trouvait dans sa poche sur la hanche et qu'il n'y avait point touché, il fut révoqué de la police.

Les aveux d'Emile Gluck, six années après, devaient laver l'honneur du malheureux agent qui, aujourd'hui encore, vit en parfaite santé et reçoit une pension raisonnable de la municipalité.

Emile Gluck, après s'être débarrassé de ses ennemis immédiats, élargit son champ d'action, bien que son inimitié contre les journalistes et la police demeurât toujours active. Les droits provenant de son invention pour l'allumage des moteurs à essence s'étaient accumulés pendant sa détention, et les bénéfices de son nouveau système croissaient d'une année à l'autre. Il possédait l'indépendance matérielle, pouvait voyager à loisir dans le monde entier et assouvir sa monstrueuse soif de vengeance. Il était devenu monomane et anarchiste, d'un anarchisme non pas philosophique, mais bel et bien militant. Peut-être le décrirait-on plus exactement comme nihiliste. On sait qu'il n'était affilié à aucun groupe de terroristes. Il opérait absolument seul, mais inspirait cent fois plus de terreur et accumulait mille fois plus de ruines que tous les groupes terroristes ensemble.

Il signala son départ de Californie en faisant sauter le fort Mason. Dans ses aveux, il en parla comme d'une petite expérience, accomplie simplement pour se faire la main. Pendant huit années, il parcourut la terre, objet d'une mystérieuse terreur, détruisant des vies innombrables et des propriétés par centaines de millions de dollars.

Un des moins mauvais résultats de ses horribles forfaits fut le ravage qu'il exerça parmi les terroristes eux-mêmes. Après chacun de ses exploits, la police ramassait dans un coup de filet tous les terroristes du voisinage, et beaucoup d'entre eux furent exécutés.

Peut-être le plus étonnant de ses hauts faits fut-il l'assassinat du roi et du Premier ministre du Portugal, le jour même de son mariage. Toutes les précautions possibles étaient

prises contre les terroristes et un double cordon de troupes jalonnait la route que devait suivre le cortège, tandis qu'un escadron de deux cents cavaliers entourait le carrosse. À l'improviste, les fusils et les carabines automatiques des soldats commencèrent à partir tout seuls, et dans la surprise qui s'ensuivit, les canons de ces armes pointèrent dans toutes les directions. Le massacre fut terrible : chevaux, soldats, spectateurs, roi et reine furent criblés de balles. Pour comble, en divers endroits de la foule massée derrière les cordons de troupes, deux terroristes étaient munis de bombes qu'ils projetaient de lancer s'il en trouvaient l'occasion et qui explosèrent sur leurs propres personnes.

Qui pouvait prévoir chose pareille ? Les effroyables dégâts opérés par ces engins ne firent qu'ajouter à la confusion, et l'incident fut considéré comme faisant partie du plan d'attaque.

Il semblait impossible que tous ces soldats, dont les armes partaient, fussent affiliés au complot; et pourtant leurs balles avaient tué des centaines de personnes, y compris le couple royal.

L'énigme se compliquait encore du fait que soixante-dix pour cent des troupiers eux-mêmes avaient été tués ou blessés. Certains émirent l'hypothèse que les troupes royales, voyant les souverains attaqués, avaient ouvert le feu contre les traîtres.

Mais on ne put arracher aux survivants, même par la torture, la moindre confirmation de ce principe : ils s'obstinèrent à répéter qu'ils n'avaient pas tiré du tout et que leurs armes s'étaient déchargées toutes seules.

Leurs affirmations provoquèrent le rire des chimistes. À la rigueur, on pouvait supposer, disaient-ils, qu'une seule balle chargée de la nouvelle poudre sans fumée s'enflammât d'elle-même, mais il était hors de toute possibilité ou probabilité que se produisit, dans une aire déterminée, une déflagration spontanée et simultanée de toutes les balles de ce modèle.

En fin de compte, on ne trouva aucune explication raisonnable de cet événement extraordinaire. L'opinion générale du reste du monde fut que l'affaire se résumait à une panique aveugle de tous ces Latins enfiévrés, déterminée, il est vrai, par l'explosion de deux bombes terroristes; et, à ce propos, on évoqua la comique rencontre survenue de longues années auparavant entre la flotte russe et une flottille de pêche anglaise.

Emile Gluck ricana et poursuivit son plan. Il savait des choses ignorées du monde. Il avait découvert un secret dans son vieil atelier de galvanoplastie de Telegraph Avenue à Oakland. À cette époque, un poste de télégraphie sans fil fut installé à peu de distance de sa boutique par la Thurston Power Company, et sa cuve à électrodes ne tarda pas à se détériorer. Il y trouva plusieurs contacts défectueux et, à l'examen, de minuscules soudures aux jointures des fils qui, affaiblissant la résistance, laissaient passer un courant trop fort à travers la solution, le faisant « bouillonner » et gâchant le travail. Mais ce qui préoccupait l'esprit de Gluck, c'était la cause de ces bavures.

Il fit un raisonnement tout simple. Avant l'établissement du poste de sans fil, la cuve fonctionnait parfaitement : depuis, elle était hors d'usage. Il y avait une relation de cause à effet : mais laquelle ? Le problème fut vivement résolu. Si une décharge électrique pouvait actionner un connecteur à travers les trois milliers de milles de l'océan, les décharges électriques d'un poste de sans fil devaient être capables de produire des effets cohésifs dans les joints en mauvais état d'une cuve galvanoplastique.

Sur le moment, Gluck ne s'en inquiéta pas outre mesure. Il se contenta de remplacer ses fils et continua son argenture. Mais plus tard, en prison, il se souvint de l'incident et en saisit toute l'importance, comme dans un éclair.

Il venait de trouver l'arme silencieuse et secrète qui lui permettrait de se venger du monde entier. Sa découverte, qui mourut avec lui, le rendait maître de la direction et de la portée de la décharge électrique. À l'époque, ce problème n'était pas encore résolu - il ne l'est pas encore tout à fait de nos jours - mais Emile Gluck en trouva la solution dans sa cellule, et l'appliqua après son élargissement.

Il lui devenait relativement facile d'introduire une étincelle dans la poudrerie d'un fort, dans la soute d'un cuirassé ou dans les balles d'un revolver : et, à distance, il pouvait non seulement enflammer la poudre, mais allumer des brasiers. C'est lui qui provoqua le grand incendie de Boston, tout à fait par accident, comme il le déclara dans ses aveux, ajoutant d'ailleurs qu'il s'était réjoui de cette catastrophe et n'avait jamais eu lieu de la regretter.

Ce fut encore lui qui occasionna la terrible guerre entre l'Allemagne et l'Amérique, au prix de 800 000 vies humaines et de dépenses incalculables. On se souvient qu'après l'incident Pickard, les relations entre les deux pays étaient extrêmement tendues. Cependant

l'Allemagne, bien que vexée, ne désirait pas la guerre. En témoignage de ses intentions pacifiques, elle envoya sept cuirassés en visite aux Etats-Unis. Dans la nuit du 15 février, cette flotte était à l'ancre dans l'Hudson, en face de New York. Cette même nuit, Emile Gluck se trouvait, seul avec son appareil, dans un canot à vapeur. On sut plus tard qu'il avait acheté le canot à la Compagnie Rose Turner et la plupart de ses appareils électriques à la Compagnie Columbia, mais on l'ignorait alors. Fait certain : les sept cuirassés sautèrent l'un après l'autre, à intervalles réguliers de quatre minutes, et quatre vingt-dix pour cent des équipages et officiers périrent.